

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T.

A.I.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

Si je travaille à m'appartenir, c'est pour me donner, et si je tiens à être fort, c'est pour me dévouer pleinement; ayant tout reçu des autres, je tiens à leur rendre tout.

Elisée RECLUS

25 FEVRIER 1965

NUMERO 388

0,50 F. LE NUMERO 37^e ANNEE

Loisirs du peuple Au bord du gouffre Propos sur la démocratie

Le moment n'est peut-être pas très bien choisi pour parler de loisirs; les difficultés multiples que rencontre actuellement le prolétariat ne sont favorables ni à la détente ni à la distraction, et le travailleur qui sent peser sur sa famille la menace du chômage doit avoir d'autres soucis dans la tête que celui des loisirs.

Pourtant, la presse et l'O.R.T.F. ont déjà commencé leur campagne (vacances 1965), et on nous prodigue de nombreux conseils sur tel ou tel avantage, y compris sur celui de l'étalement.

Est-ce là une diversion, une ruse de nos maîtres pour nous faire oublier les ennus présents? C'est fort possible. Les prétextes nous ont déjà fait le coup avec leur prétendu paradis dans un autre monde.

D'ailleurs, et pour bien nous persuader que le bonheur du peuple est pour bientôt, le Conseil des ministres qui s'est tenu le 17 février a tenu à préciser que la situation du travailleur allait en s'améliorant. Le président de la République a confirmé lui-même que le pouvoir d'achat de l'ouvrier avait augmenté en 1965 par rapport à 1964 et que le nombre d'heures de la journée de travail était en diminution. Ce qu'il s'est bien gardé de dire, c'est que cette diminution d'heures correspond à la quantité toujours croissante de main-d'œuvre mise au chômage partiel ou total, et que l'augmentation du pouvoir d'achat n'est ressentie le plus souvent que chez les « cadres » qui, eux, ont déjà le nécessaire pour bien vivre.

Certes, dans tout ce déploiement de démagogie, il faut voir l'approche des élections municipales, préliminaires aux présidentielles, et la nécessité de créer le climat d'euphorie qui convient, mais les travailleurs vont-ils être dupes une nouvelle fois?

La C.N.T. pense qu'il était de son devoir de faire cette mise en garde, car, quel que soit le parti, tous pensent que les travailleurs étant dans l'impossibilité de défendre et de sauvegarder leurs intérêts, ils devraient s'en remettre, pour une telle besogne, à nos aspirants conseillers et à nos aspirants à la présidence. Le parti serait ainsi l'organe qui s'interpose pour régler les différends, pour intercéder ou intervenir auprès de l'Etat, dont la fonction doit être, pour tous nos politiques, de tout contrôler, de tout réglementer.

La C.N.T. préconise donc l'abstention des masses laborieuses; mais cette abstention doit être consciente. Elle doit commencer par un désintéressement total du bulletin de vote ou par la pratique du bulletin nul, mais notre lutte ne peut s'arrêter là. Bien au contraire, c'est là qu'elle commence. Il faut, après cela, renforcer notre mouvement, s'unir dans un même effort et prendre conscience qu'il n'est pas de sauveur suprême.

Bien sûr, certains penseront que le travailleur ne prend pas

conscience du jour au lendemain, et nous partageons ce point de vue; aussi, et puisque nous parlons au début de loisirs, nous pensons que les quelques loisirs qui sont mis à la disposition des travailleurs devraient avoir une heureuse influence sur ces derniers.

La culture, la formation morale et sociale des individus doivent être le but principal de la société idéale, mais elle doit être un moyen efficace de poursuivre notre lutte libératrice; leur développement et leur influence sont un gage de succès.

Un vieux militant, tout dévoué à la bonne cause, nous manifestait un jour son ardent désir de voir sa petite retraite de campagne se transformer en centre culturel, où tous les pionniers d'une société sans classes se donneraient rendez-vous pour y mettre en pratique les théories du communisme libertaire, ne serait-ce que pour la période des congrès.

Eh bien ! nous souhaitons de tout notre cœur qu'un tel désir se réalise et pour ce qui nous concerne, nous ne négligerons aucun effort pour hâter cette réalisation.

Instruction et profit

La lutte pour la vie, contre la nature, durera aussi longtemps que les êtres vivants, mais elle prend un caractère particulier et odieux dans la lutte de l'homme contre son semblable. Cette dernière lutte durera aussi longtemps que les hommes ne se seront pas débarrassés des conditions de l'égalité économique et sociale.

On entend souvent dire : « Si tous les hommes étaient instruits la paix sociale serait vite organisée. » Or, rien n'est moins exact. Les jeunes bénéficient depuis plusieurs années et dans les Etats industriels d'une prolongation scolaire et parfois d'études secondaires qui leur ouvrent des situations dites « intéressantes » parce qu'elles assurent de substantiels profits ou de grosses rémunérations. Il est remarquable que ces fils d'ouvriers et de paysans sentent croître leurs appétits avec leur ascension professionnelle. Ce phénomène s'accuse de plus en plus, mais il fut de tous les temps. Là où l'argent règle les rapports de production et les rapports humains, l'appétit de profit domine toujours la conscience.

Je fus un peu l'élève d'un ancien camarade mort depuis longtemps, qui fut lui-même l'élève de Paul Robin à Cempuis. Ce fut une merveilleuse expérience pédagogique libertaire qui se proposait de jeter dans la vie des hommes qui allaient le savoir à l'amour des autres, la dignité au respect de l'homme.

Il me conta que sur quarante élèves qui sortirent de cette école libérale et qu'il avait pu suivre durant leur vie, cinq seulement étaient restés dignes de l'enseignement qu'ils avaient reçu ! Les autres étaient devenus des exploités sans vergogne.

« A notre sortie de l'école, disait-il, nous nous étions sentis désaxés, confondus, égarés, meurtris par les contradictions que nous rencontrâmes entre notre morale et les rapports humains que nous étions obligés de subir pour défendre notre vie. »

« L'Union des Groupes Anarchistes Communistes réunie en assemblée générale parisienne le 29 janvier 1965, constate : « La collusion des états-majors syndicaux et des pouvoirs publics en vue d'enfermer le mouvement revendicatif et spontané des travailleurs de l'Etat dans une grève « bidon » en vue de le désamorcer et de l'exploiter à des fins électorales. »

« L'Union des Groupes Anarchistes Communistes, réunie en assemblée générale parisienne, constatant la situation en Espagne, déclare : « 1° Que la légitime revendication des ouvriers espagnols s'inscrit dans la lutte du peuple espagnol pour la liberté et la démocratie. »

« 2° Que la collusion des régimes gaulliste et franquiste sert des intérêts contraires à celui des prolétaires espagnol et français. »

« En conséquence l'Union des Groupes Anarchistes Communistes appelle : « Tous les travailleurs à s'unir pour soutenir moralement et au besoin matériellement le prolétariat espagnol en lutte; à mettre tout en œuvre pour que dans notre pays les réactionnaires de tous bords ne sabotent plus l'action des révolutionnaires espagnols. »

« Tous les syndicalistes, à tout mettre en œuvre pour une reconnaissance internationale des syndicats clandestins espagnols. »

A Paris, le 2 février 1965.

Toutes les théories construites et diffusées pour justifier le racisme, ne sont, en fait, qu'une vaste opération de propagande destinée à faire admettre l'exploitation honteuse d'une race de travailleurs prétendus inférieurs.

Cette propagande, alimentée par le capitalisme, a pour but de charger toute une catégorie d'individus de tous les maux, afin de dresser une multitude de travailleurs à la haine, à la division, à la violence envers des exploités d'une race différente. La pratique du racisme fera oublier à ces exploités, qui prétendent être des justiciers, que les véritables mal-faiteurs ne sont pas les exploités, mais les exploitateurs.

Le racisme est, en fait, une manœuvre contre-révolutionnaire. Il y a, dans tout groupe humain, les éléments pouvant constituer les bases de division du fait de comportements sociaux différents. Sans doute, ces différences ne justifient-elles pas la pratique de la division, de l'injustice, de la violence; mais le rôle du racisme est justement d'exploiter ces différences pour arriver à la division des individus. Diviser pour régner.

Les chefs du racisme ne sont que les agents du capitalisme et des Etats. Ce qui explique que, dans tous les pays menacés par la surproduction,

les Etats encouragent discrètement l'activité raciste, ferment de division, de haine, de guerre.

Les Etats, menacés par le progrès, l'automatisme, le chômage, sont dans l'obligation de rechercher des moyens propres à constituer des forces nécessaires pouvant assurer le maintien de l'asservissement des travailleurs.

Aucun Etat ne voulant admettre la distribution gratuite de tous des consommables nécessaires à tous, réalisable, dès maintenant par le progrès dans tous les domaines; aucun Etat ne voulant reconnaître que seul le capitalisme interdit la création d'une société de justice et d'égalité, la destruction des surplus de production est inévitable, la compression de la production nécessaire, le chômage obligatoire. Car pour l'Etat, le progrès ne doit pas porter atteinte au capitalisme dont il est le représentant. L'Etat n'hésite pas, sous prétexte de défense de l'ordre, à faire fuir les travailleurs qui descendent dans la rue pour revendiquer leurs droits. Le rôle de l'Etat est de maintenir le travailleur en esclavage, plus ou moins déguisé, il ne recule jamais devant sa mission.

Si nous assistons aux Etats-Unis au développement du racisme et à tous les crimes qu'il engendre, c'est que les

ressuscitant les classes, les inégalités qu'elles se proposaient d'abolir. Là-bas, le culte du dollar fait d'une grande civilisation matérielle le plus horrible pays de pirates du monde. Il ne leur suffit pas d'être riches, ils veulent réaliser les conditions du bien-être. Ils ont, en fait, 30 millions d'entre eux, pillent les continents et, encore insatisfaits, ravagent de leurs bombes des pays entiers pour les mieux soumettre à leurs exigences financières.

Et vous voudriez que la conscience de l'homme s'épanouisse dans cette caverne d'Aïl-Baba ?

A tous nos jeunes camarades qui nous entourent avec un enthousiasme libérant leur générosité, leur dévouement, leur besoin de servir, nous disons afin qu'ils réfléchissent longuement, profondément :

— Vous vivez sous la loi du profit, sous l'empire de l'argent, et si vous ne l'abolissez pas il détruira vos espérances !

Il faut abolir le profit par la conquête de la gratuité des services publics.

Il faut abolir le profit afin que, lorsqu'il est menacé de dégradation, il ne jette les peuples dans la guerre.

Il faut abolir le profit par le refus des travailleurs de participer à la fabrication des armements.

Mais si, pour préserver vos intelligences de la pollution financière, vous en appelez à un profit idéalisé par des dogmes fallacieux, la loi dogmatique qui ne peut s'exprimer que par l'arbitraire, vous pliera sous son joug, ruinant votre épanouissement intellectuel et social, détruisant toutes les espérances de fraternité que nous vous transmettons comme le plus grand trésor de l'homme.

Croyez-nous, jeunes militants : Il faut abolir l'argent et les dogmes, le profit et les pouvoirs afin d'ouvrir les écoles à l'humain, à la bonté, à l'amour. Vive le communisme libertaire !

J. B.

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

Etats-Unis, première puissance capitaliste de production, doit absolument trouver des dérivatifs pour lutter contre le progrès. Le racisme à l'intérieur de ses frontières, la guerre à l'extérieur, apportent des solutions provisoires.

Ces campagnes de racisme sont la cause de la perte de toute dignité; c'est ainsi que le 12 février à Selma (en Alabama), un pasteur noir, James Bevel, a été enchaîné sur son lit d'hôpital par la police; ce pasteur avait été condamné à une peine de prison pour avoir manifesté en faveur de l'inscription des Noirs sur les registres électoraux. La veille, le sheriff de cette ville, James Clark, avec ses policiers, pour punir des enfants noirs d'avoir organisé une marche silencieuse de protestation, obligèrent soixante-dix d'entre eux à courir sur quatre kilomètres à travers champs. Les journalistes purent constater qu'une fillette de neuf ans portait une bosse à la tête par suite d'un coup de matraque d'un policier, un autre garçon de quinze ans avait les lèvres abîmées par suite de coups.

Ces excès pratiqués par la police, ou des groupements néo-nazis, tolérés par une indifférence complice de tous les travailleurs, existent présentement aux Etats-Unis, nation la plus touchée par la surproduction. Demain, les mêmes méthodes peuvent se pratiquer en Europe. Déjà les groupements néo-nazis se créent et s'organisent avec la tolérance bienveillante des Etats, qui seront, peut-être, dans l'obligation de faire appel à eux, quand leur incapacité à résoudre le problème économique de demain, les mettra dans l'obligation de choisir entre une civilisation nouvelle ou le renforcement, par l'application d'une dictature néo-nazie, d'une civilisation périmée.

« Le désarroi ne dura pas, car nous étions dotés de telles connaissances, de telles facultés d'analyse et d'observation que nous comprimes très vite que si, dans cette lutte sournoise, nous adoptions l'égoïsme des autres nous serions bientôt les plus forts. »

« Certains d'entre eux consentirent un tel mépris pour leurs semblables qu'ils répondirent à l'immoralité des uns et à la servilité des autres par un manque de scrupules qui leur ouvrait le chemin des réussites, une accession facile à la fortune. »

Il concluait : « Heureusement que Paul Robin était mort : il eût été terrassé par cette affreuse réalité. »

Il y a déjà de nombreuses années, je fus chargé d'un reportage à l'école Freinet de Vençe, dans les Alpes-Maritimes. Si Freinet était bolchevik, son école était fondée sur une pédagogie libertaire qui en fit le renom. Cette expérience m'avait enthousiasmé, mais à la fin de ma visite, Freinet me confia son amertume :

— Je garde tous ces enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans, mais après ?... Que deviendront-ils ? Que gèreront-ils de l'éducation reçue ? Ils retourneront au milieu auquel je les avais arrachés pour en faire des hommes sains, honnêtes, fraternels. Que deviendront-ils au contact des réalités qui ne peuvent que les écarter avant de les compromettre ? Le milieu capitaliste ruinerait la conscience de ces êtres, préparés pour une vie fraternelle et saine. »

J'interrogeais une fille de quatorze ans qui allait bientôt retourner chez ses parents : « Je suis inquiète... Chez ma famille et moi s'est creusé un fossé qui s'élargit chaque jour davantage ; que vais-je faire ? »

« Brave et charmante enfant qui fut mon bébé pendant cette visite. Puisse-t-elle avoir sauvé sa conscience dans cette mer de boue qu'est la civilisation du profit, avoir su protéger sa pensée généreuse dans les infectes batailles de l'argent. »

Un jour, je posai à Sébastien Faure la question suivante :

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

« Ta question m'ennuie beaucoup. Oui, en effet, que j'en ai vu disparaître des hommes sur lesquels j'avais fondé de grands espoirs ! C'est qu'à leurs qualités ils ajoutaient des appétits nombreux... Ils luttèrent sans doute contre leurs faiblesses, mais les tentations étaient trop fortes... Ils sont retournés au milieu capitaliste certains, par leur intelligence, de pouvoir satisfaire leurs appétits. Le milieu capitaliste, avec ses immenses moyens de corruption, saillit tout ce qu'il touche : il nous fait l'aboyer. »

Ces quelques exemples ne nous apportent rien de nouveau dans notre analyse de la société, mais nous croyons bon de rappeler à ceux qui pourraient se faire des illusions sur la valeur humaine de l'instruction sur des cerveaux offerts à la pollution capitaliste, gâtés par les ruses du profit, que pour sauver l'homme il faut abolir le règne de l'argent. Ne voyons-nous pas les ravages de l'esprit de profit partout où il se manifeste ? Il ruine les révolutions en

« Tu as connu des centaines de militants. Beaucoup d'entre eux étaient intelligents et, à notre école, ont acquis des qualités intellectuelles et psychologiques qui les destinaient à des carrières militantes extraordinaires. Or, beaucoup d'entre eux disparaissent de l'arène où nous menons un rude combat qui semblait le leur, qu'en penses-tu ? »

Le Larousse nous précise bien que la démocratie est une forme de gouvernement dans laquelle le peuple exerce sa souveraineté; mais, en réalité, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ?

Si la classe ouvrière peut être considérée comme faisant partie de ce peuple qui devrait exercer sa souveraineté, nous devons immédiatement conclure, compte tenu de la situation sociale actuelle, qu'il n'existe aucune démocratie sur notre planète.

Dans les démocraties actuelles, il n'y a qu'un seul souverain : l'argent. Il achète tout, ou presque, y compris les consciences des hommes et leur dignité.

Les périodes électorales sont particulièrement favorables à la corruption de idées et des hommes par l'argent et les cuisines les plus grossières ont alors libre cours.

A ce sujet, Marseille nous fournit actuellement une image typique des prétendues démocraties en période électorale.

A l'approche des élections municipales, les socialistes se sont divisés et l'aide droite, avec Defferre cherche à s'allier avec Jacques Rastoin, le délégué comme Jacques Rastoin, le délégué Chazeaux, Luchon, ancien gaulliste, des indépendants d'extrême droite comme Gaudreau et Lombard... tandis que les socialistes de « gauche », avec le député Daniel Matalon, vont tenter de puiser des énergies nouvelles dans une coalition avec les communistes.

C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment.

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

« C'est aussi la période des promesses et des conseils aux jeunes et aux moins jeunes électeurs; les candidats se souviennent alors que de nombreux, ses difficultés assaillent les nouvelles générations qui entrent dans la vie et que ceux qui ont tout donné à la société durant leur longue vie laborieuse se trouvent acculés à la misère la plus indécemment. »

</

Lucubración filosófica

(Continuación)

Otro de los grandes de la Edad Media es Francisco de Asís, un hombre-cito vivo y despierto, delgado como un arco, vibrante como la cuerda de un harco, y rápido como una flecha en sus movimientos. Su vida no es sino un perpetuo ímpetu; corre detrás del mendigo, se lanza desnudo en los bosques, salta en la tienda del sultán y ofrece a éste arrojarle al fuego, todo en defensa de su idea, de la libertad, la justicia y el bien. (No sería en el fondo y a su manera también un anarquista medioeval?) Descarnado, fino, diáfano —como un Quijote—, es una débil hoja de otoño que la tempestad hace girar constante y eternamente; pero esta tempestad la produce él mismo.

Lo contrario de Tomás de Aquino que es un gran cuerpo grueso, lento, pesado, de una placidez un poco bovina, cubierta y espesa; de un alma benigna y generosa, pero retraída; tímido más allá de la humildad y distraído más allá de la contemplación.

Francisco es inquieto y hasta un poco petulante; se puede decir que es a veces tan nervioso, que los eclesiásticos entre los cuales hace irrupción, lo toman por loco, como a Colón en Salamanca. En cambio, Tomás, de muestras de tal placidez que muchas veces sus maestros han estado a punto de tomarlo por tonto.

La evidencia del contraste se prolonga en todos los aspectos de ambos: la paradoja de uno consiste en que su cabeza canta la poesía y no quiere oír hablar de libros. Lo más importante del otro, es que no alimenta sino la lectura. Un día le preguntan a Tomás de qué estaba más agradecido de Dios y él contestó: «He comprendido cada página que he leído».

Sólo a partir del siglo XVI, el renacimiento de los estudios científicos y los grandes descubrimientos de Galileo y de Copérnico llaman nuevamente la atención sobre los estudios cosmogónicos y por consiguiente sobre la esencia de la materia.

El sentimiento de la vida universal inspira al principio un panteísmo poético y bastante vago.

La infinita variedad de las formas, dice Giordano Bruno, bajo las cuales se nos aparece la materia, no las recibe de fuera, sino que las saca de sí misma, las hace salir de su propio seno.

Bacon admira a Demócrito sobre todos los filósofos de la antigüedad porque su filosofía ha separado a Dios del sistema del mundo no reconociendo por causa de las cosas particulares intervención de sus necesidades.

El filósofo francés Casandó (siglo XVII) es quien ha renovado entre los modernos el concepto atomístico del Universo. Para él el universo es un todo coordinado cuyos elementos constituidos son los átomos, los cuales son determinaciones del principio permanente, indestructible, o sea la materia.

Diderot es como una montaña de sabiduría que va más allá de la filosofía y de la ciencia, para adentrarse sin temor en el campo social-revolucionario.

Tal vez pocos hombres en la historia han ejercido una influencia mayor que la de Descartes (1596-1650). Gran matemático, físico, escritor y filósofo, prácticamente abarcó casi todos los conocimientos de su época y a todos ellos inspiró nuevos rumbos.

En realidad, la filosofía moderna empieza con él. ¿Dónde encontrar la verdad? —se pregunta. Y cree encontrarla en el Cogito ergo sum: Yo dudo. Y como dudar es pensar, deduce: Pienso, luego soy. Y ya con anterioridad a Descartes, Agustín había dicho otra verdad: «Si me equivoco es que existo».

Spinoza reduce con Descartes todas las propiedades de la materia a la extensión. Malebranche establece un lazo de unión entre la substancia eterna de Descartes y la substancia divina de Spinoza.

Leibnitz, después de analizar la idea de la extensión que parece a los cartesianos tan sencilla y clara, percibe oscuridades que se les habían ocultado. Distingue la materia «primera» o abstracta que es puramente pasiva y la materia «segunda» o concreta que es la que posee actividad.

Berkeley va más lejos por ese terreno cartesiano, pues a su juicio la materia no tiene realidad alguna fuera del espíritu.

Hume suscribe las condiciones negativas de Berkeley. Para él, el movimiento y la pesantez tienen la misma existencia que el calor y la sonoridad, es decir que las cualidades externas de la materia. Cada mañana se cree ver el mismo sol de la vispera, pero en realidad es una ilusión grosera suponer que nuestras percepciones semejantes son numéricamente las mismas y esta ilusión es la que nos lleva a la creencia de que estas percepciones están interrumpidas y que existen todavía cuando ya han cesado de estar presentes a los sentidos.

En el siglo XVIII se produjo en Francia un intenso movimiento materialista que se convirtió finalmente en un instrumento de oposición contra el catolicismo.

El materialismo inglés, desde Hobbes —el hombre es el lobo del hombre—, y Newton, hasta Hartley y Priestley, siempre habían tratado de conciliarse con la fe religiosa. Los materialistas franceses combinaron el escepticismo religioso de Bayle con la concepción mecánica del mundo.

La Mettrie, en su famoso libro «El hombre máquina», dice: Leibnitz ha espiritualizado la materia en vez de materializar el alma. Descartes se ha equivocado también al distinguir dos substancias.

«El Sistema de la Naturaleza» del Barón de Holbach constituye la principal obra del materialismo francés del siglo XVIII. En lo que concierne a la materia misma, Holbach no es estrictamente atomista. Admite la existencia de moléculas elementales, pero confiesa que su esencia «nos es desconocida».

Hume abandona la hipótesis del mundo exterior. Fichte, Schelling y Hegel sucesores de Kant, suprimen la realidad inconoscible que éste dejaba subsistir más allá del espíritu.

Para Hegel lo absoluto es la idea: «Suprimido de un objeto el elemento racional no queda nada.» Nietzsche es tan optimista que cree en «la fuerza del hombre sobre el hombre», y Schopenhauer tan pesimista que dice: «Si existiese un Dios merecería que un Diabolo se lo llevara de los pechos por haber creado un mundo tan imperfecto y una humanidad tan infeliz.»

DISCOS

En el número anterior de este semanario se ha podido ver parte de una carta en la que el autor se extraña de que, a estas alturas, haya un silencio prudente de los amigos de la U.G.T., de S.T.V. y de la C.N.T., para bien de las ideas anarquistas (puesto que aún quedamos muchos que no podemos prescindir de las mismas) y para prez y gloria de las letras españolas. ¿No es así que se dice, en términos españoles?

por Cosme PAULES

En fin, Campoamor, un poeta español, declara: En este mundo traído nada es verdad ni es mentira, todo es según el color del cristal con que se mira.

Y ahora vemos que esta lucubración que habíamos iniciado sin mayores pretensiones, está empezando a sobrepasar los límites más exigentes de la modesta finalidad que nos guía. De tal modo, que luego de algunas consideraciones le pondremos punto final, declarando que sobre filosofía y filósofos es muy poco lo que hemos dicho y que apenas hemos rozado la inmensa cantera que tenemos al frente. Excesivo empeño sería el nuestro si quisiéramos abarcar tan inabarcable cordillera de sabiduría, de energía vigorizante, de anhelos bienhechores por una vida y un mundo mejor, como encierra la filosofía. Sentimos no poder referirnos aunque fuese con unas líneas a filósofos que ni siquiera hemos nombrado y que sin embargo no podemos intentar hacerlo por cuanto filósofos de la talla de un Francisco de Quevedo, de un Miguel Servet, de un Gracián, o de un Ortega y Gasset, por ejemplo, entre los españoles, no pueden ser presentados con unas cuantas frases elocuentes, por muy bien elegidas que imaginásemos poder hacerlo. En fin, una filosofía modernísima que tampoco podemos tratar aquí en unas pocas líneas, sin duda es algo más que una filosofía y por eso es resistida por el intelectualismo en boga. Nos referimos al «humanitarismo» de E. Riggs, que encierra un eclecticismos de las más bellas aspiraciones de felicidad y armonía del hombre; quizás en otra ocasión tengamos la oportunidad de dedicar la debida atención y amplitud que merecen las benignas y acertadas concepciones mentales de este autor.

Sabemos cuán grande es el vacío que la presente elucubración deja sin llenar. Y quedaremos satisfechos si de algún modo logramos despertar la atención del lector que todavía no ha aya acercado al amplio y bello campo filosófico.

«Esta frase la pronunció el sindicalista vasco José María Rodríguez Manzano ante el Tribunal de Orden Público de Madrid respondiendo al presidente del Tribunal el 17 de octubre de 1934, con ocasión de su proceso, con motivo del cual iba a ser condenado a tres años y medio de prisión, por delito de ultraje a la nación y diez mil pesetas de multa por «propaganda ilegal y asociación ilícita».

Manzano es miembro de la Alianza Sindical, organización sindical clandestina que agrupa a los miembros de la U.G.T., de S.T.V. y de la C.N.T.»

El articulista destaca el valor del gesto y hace después un lazo resumen de los atentados a la libertad cometidos por el régimen de Madrid, las represalias contra los obreros, las torturas a algunos detenidos... Y expone las gestiones que hacen las dos grandes sindicales internacionales democráticas para combatir esta situación.

(Continúa.)

DISCOBOLO

Cervantes escribió quijotismos hace cuatrocientos años sin que la inteligencia moderna los haya superado. ¿Hay, entonces, que arrinconar el «Quijote»? Podrían, en tal caso, los arrinconadores, presentar un algo superior, sino equiparable a la obra de Cervantes? Ante esta perspectiva, ¿cómo escapa la sonrisa?

Alai es un de los autores que en la época, nervio, pensamiento, agudeza y presencia literaria. Alai es anarquismo impetuoso y razonado, y tal vez por ello almas cantarizadas, o antes libertariamente injustificados encuentren, sin justificación previa y exigible, que los escritos de Alai en 1963 son anticuados.

¿Cuáles, pues, procede escribir? ¿Qué anarquismo logramos definir, sin la savia anarquista precisa? ¿Se está poniendo guapo el Estado, que ya nos enternece el Estado? ¿Anarquistas sí, pero en tono menor, inaudible, desaparecidos? ¿Y después? Es Estado, ese monstruo social contra el que Alai es uno de los autores que con más acierto han vapuleado.

Según el desbordado Felipe, con lo que en 1963 llevaba escrito había para tener sesenta libros. Nosotros no repetimos «sesenta», pero en un siglo empezamos llevamos formalizados tres, quedando en planta, o pendientes de publicación, dos más con los textos previstos, o en mano.

Dinero, falta dinero, lo menor de la obra, puesto que lo más interesante de Alai— existe. Desperdigado, un poco por aquí —Francia— y un mu-

cho por allá —España—; pero existe. Con que existiera buena voluntad por parte de los amigos de Felipe, y un silencio prudente de los amigos de Riggs, ¿no sería más fácil, para bien de las ideas anarquistas (puesto que aún quedamos muchos que no podemos prescindir de las mismas) y para prez y gloria de las letras españolas.

(Continúa.)

Previsión, tacto y firmeza

(Viene de la página 4.)

anteponer es ver los elementos eficaces con que contamos. En lo modular, el problema no es español, ni francés, ni italiano; en todas partes debe haber el mismo interés, todos tenemos la obligación de estudiarlo y aquilatarlo. Lo que debería interesar, por encima de todo, es que el anarquismo militante fuera intérprete fiel de los ideales, portavoz de sus inquietudes, anunciador de un porvenir, desligado completamente de todo lo que hoy conduce la vida del hombre.

Las revoluciones, todas cuantas alteraciones se produzcan en la vigencia del capitalismo y del estatismo, debemos aprovecharlas para relevar, siempre en la medida de lo posible, los méritos sociales y humanos del anarquismo; sus experiencias que sitúan en el escenario de la vida valores que permanecerán ocultos, y por la misma razón, aquellos que ya existían, deben quedar robustecidos, más firmes y más prometedores. Lo contrario no se comprende, de no ser

que se contara con valores fingidos, destinados al fracaso a la primera prueba que se les sometiera.

Hace cuarenta años, frente a la Plataforma, programa lanzado por compañeros rusos exiliados, la corriente velaba por la integridad del pensamiento libertario se esforzó para sanear el campo. Recordemos aquellos que vivimos esos tiempos y esos acontecimientos, lo que se proponían los plataformaístas. Era un extravío fundamental, una pretendida regeneración del anarquismo, una renuncia que se quería llevar oculta. La postura sensata, elocuente y enérgica, de Sebastián Faure, como la persistencia y clarividencia de «La Voie Libertaire», llenaron un papel magnífico. «Le Libertaire», con Lora y sus seguidores de pensamiento autoritario, ¿qué lograron?

Vivimos, en estos momentos, condiciones internas muy similares a las de los tiempos a que nos referimos en el párrafo anterior; mucho nos valdrá ser previsores.

SEVERINO CAMPOS

Pedro José Proudhon

(Viene de la página 4.)

«Hoy, las coaliciones y las huelgas de obreros parecen haber cesado sobre todos los puntos de Inglaterra, y los economistas se congratulan con razón de esta vuelta al orden, digamos inclusive al buen sentido.» (Op. cit. página 184.)

En su especulación de la antinomia llega a escribir con mayúsculas que la huelga es ilegal, lo que aprovecha el inescrupuloso marxista Amaro del Rosal en su obra «Los Congresos Obreros Internacionales en el siglo XIX» para decir que «Proudhon termina renegando de todo principio revolucionario». La inescrupulosidad del Amaro del Rosal consiste en que no plasma íntegro el pensamiento de Proudhon, ya que si llegamos al fin de la secuencia veremos la profundidad de su apreciación:

«... mientras que la huelga de los obreros es ilegal. Y no es solamente el código penal quien dice esto, es el sistema económico, es la necesidad del orden establecido. Mientras el trabajo no es soberano debe ser esclavo: la sociedad sólo subsiste a este precio» y aquí hace una llamada que contiene lo siguiente: «Le es tan imposible a la sociedad fundada sobre el principio propietario de no desemborcar a la distinción de clases, como a la democracia de no llegar al despotismo, a la religión de ser tolerante. Es la ley de la contradicción. ¿Cuánto tiempo nos será necesario para comprenderlo?» («Système des Contradictions Economiques», pag. 22, vol. I.)

Proudhon es ateo. Llega a decir que «Dios es el mal», empero, si se viera forzado a abrazar una religión abrazaría la del trabajo que lo pone frente a Dios: «El hombre, entre todos los animales, es el único que trabaja, da el ser, la existencia, a las cosas que la naturaleza no produce, que Dios es incapaz de crear, porque las facultades le faltan.»

Hay también poesía, cosa rara en

No se puede vaticinar cuál sería la reacción de Proudthon dentro de nuestra época en la que el maquinismo ha alcanzado proporciones enormes que arrastran al obrero a campos cada vez más reducidos, de forma que si la división del trabajo era una amenaza evidente contra la salud física y moral del obrero, el maquinismo, en la actualidad, lo divorcia completamente del producto que fabrica faltando este cordón umbilical que, en lo artesano, fusionan producto y productor.

«Queda en pie el empeño y la solidaridad, nunca desmentida, de Proudthon frente al productor, al ser hu-

ANTINOMIA

CAMPANA ANTIFRANQUISTA EN SUBICIA

ESTOCOLMO (OPE). — La Federación Nacional de Juventudes Socialdemócratas de Suecia ha iniciado en estos días una acción de envergadura nacional contra la España de Franco. Los organizadores calculan poder realizar un millar de actos o mítines en toda Suecia durante el año 1935.

Se trata de dar a conocer a España bajo otros aspectos que el de paraíso del turismo.

En breve se inaugurará en Gotingen una exposición de 15 grabados españoles. Se espera también la visita del señor Carlos Martínez Parera, miembro de la Ejecutiva del Partido Socialista Obrero Español.

Los organizadores de esta campaña confían poder contribuir durante el año 1935 con alrededor de 100.000 coronas a apoyar económicamente a la oposición contra Franco.

DETENCIONES

PAMPLONA (OPE). — La policía ha practicado algunas detenciones en Navarra en relación con la detención del joven herido de un tiro por un policía. Algunos de ellos han sido trasladados a Madrid.

EL PROCESO MANZANO

PARIS (OPE). — Un largo artículo publicado por «Democratie 35» comienza diciendo: «Deso tener puestas las esposas símbolo de la opresión de que son víctimas los trabajadores bajo el régimen franquista.»

«Esta frase la pronunció el sindicalista vasco José María Rodríguez Manzano ante el Tribunal de Orden Público de Madrid respondiendo al presidente del Tribunal el 17 de octubre de 1934, con ocasión de su proceso, con motivo del cual iba a ser condenado a tres años y medio de prisión, por delito de ultraje a la nación y diez mil pesetas de multa por «propaganda ilegal y asociación ilícita».

Manzano es miembro de la Alianza Sindical, organización sindical clandestina que agrupa a los miembros de la U.G.T., de S.T.V. y de la C.N.T.»

El articulista destaca el valor del gesto y hace después un lazo resumen de los atentados a la libertad cometidos por el régimen de Madrid, las represalias contra los obreros, las torturas a algunos detenidos... Y expone las gestiones que hacen las dos grandes sindicales internacionales democráticas para combatir esta situación.

FALLECIMIENTO DE JOSÉ P. CALADO

MEXICO (OPE). — Ha fallecido en esta capital don Manuel Castillo Quijada, nacido en Madrid en septiembre de 1869. Tenía por consiguiente, 94 años.

El señor Castillo obtuvo el título de Licenciado en Filosofía y Letras

en la Universidad Central e ingresó por oposición en el Cuerpo Facultativo de Bibliotecas, Archivos y Anticuarios, cargo que ejerció en la Universidad de Salamanca, colaborando entonces en diarios como «La Libertad» y «La Democracia» junto con Ariés, Unamuno y Dorado. Después pasó a Cáceres como profesor del Instituto local, y más tarde a Valencia, donde desempeñó parecidas funciones.

En 1939, cuando tenía setenta años de edad, salió de España al exilio. Estuvo en Francia hasta el año 1942 y luego pasó a Méjico, donde desempeñó diversos cargos.

MANIFESTACION ANTIFRANQUISTA

ESTOCOLMO (OPE). — En Malmoe, capital de Escania, ha tenido lugar una manifestación antifranquista organizada por el Comité pro España de las Juventudes Socialdemócratas local. Los manifestantes se reunieron en la plaza de Sankt Knut y se dirigieron con una orquesta a la cabeza a la plaza de Moellonvang, donde tuvo lugar el mitin. Hablaron, entre otros, I. Carlson, presidente de la Federación Nacional de Juventudes Socialdemócratas de Suecia y miembro del Parlamento sueco.

Figuraban en la manifestación varias pancartas que rezaban: «Boycoteo turístico a España», «Es hora de derribar el régimen», etc. De una de ellas se incautó la policía y detuvo a 3 de los portadores de la misma.

Ha sido el primer acto público de la campaña antifranquista que va a desarrollarse este año en toda Suecia la Federación Nacional de Juventudes Socialdemócratas de la nación escandinava.

LA RISIA ESTALLA EN ESTELLA

PAMPLONA (OPE). — En Estella sigue la gente riéndose de cierto episodio jocosísimo ocurrido aquí en la Nochebuena terminado con un desenlace teatral que pudo ser casi dramático. La guardia civil local había recibido una denuncia cursada a Madrid y a Madrid a Pamplona según la cual el «Indio» exiliado de Estella se proponía pasar la Nochebuena en casa de un hermano suyo. Por si fuera verdad, aunque pareciendo una idiotez la cosa, el capitán de la guardia civil, hizo montar guardia en las carreteras de acceso a la villa, y personalmente visitó en la hora de la cena al hermano del «Indio exiliado», quien, en aquel momento estaba en Inglaterra pasando unas vacaciones dickensianas en compañía de sus familiares. Cuando el capitán de la guardia civil vio que la denuncia no pasaba, todo lo más, de una mala broma, sacó de la cama al denunciante, hombre de atormentada conciencia y ya hoy algo perturbado mentalmente, y lo puso a hacer guardia con los guardias. La noche era fría y el denunciante atrapó una pulmonía que ha estado a punto de llevarlo al otro mundo.

La tradición y

CON todo y vituperar contra los fantasmas de la moral sacrosanta, está visto que no podemos evitar el caer en la confusión por el empleo rutinario de palabras que por su significación contradicen el espíritu de las ideas que decimos sustentar.

Hemos creído interesante tratar aquí del uso que continuamente se hace de la palabra tradición en la propaganda anarquista. Muy a menudo leemos frases como estas: «La tradición anarquista», «La tradición bakuninista» etcétera.

¿Qué es la tradición? Una transmisión de leyendas, de doctrinas, de opiniones, de costumbres, de usos, etcétera. La tradición es el lazo del presente con el pasado. Es el apego a las costumbres transmitidas por la tradición. La tradición proclama la impotencia de la razón individual para producir la certidumbre.

Existen filósofos que profesan que toda verdad proviene de una revelación primitiva, y que solamente puede ser conocida por la revelación. Podríamos asimilar el espíritu religioso o rutinario al de la tradición, pues ésta no son más que la práctica tradicional de un pueblo «las costumbres de un pueblo esclavo» son una parte de su servidumbre. Se dice también que la costumbre es una fuente del derecho, que saca su autoridad del asentimiento tácito de todos los ciudadanos.

La tradición es asimismo la transmisión de los hechos y de las doctrinas que conciernen la religión, pero aunque todas las tradiciones no sean las que conciernen la religión, nadie puede negar el espíritu gregario, borreguil y religioso en la práctica de las tradiciones.

Es más difícil introducir las nuevas ideas de libertad que mantener todo un sistema de costumbres y de rutinas.

Todo esto viene a cuento porque no hace mucho se nos puso en solfa por no creer, o más bien por no caer en ese realismo revisionista puesto de moda por algunos, dándonos, nada menos que de «feroces guardianes de la tradición». Lo curioso del caso está en el atrevimiento (exageración de los defectos o pretensión de congrados) de aquellos que cansados de sustentar las ideas que antaño defendieron, en dar consejos un tanto irónicos, y acusando de inercia a los que todavía se sienten con fuerzas y con ánimos para seguir por el camino que voluntariamente escogieron. Esto nos recuerda el caso de aquellos otros que en el 1906 aprobaron la «Charte d'Amiens» de triste recuerdo, que considerando a los enemigos del sindicalismo neutral como una secta, aconsejaban a los anarquistas burlescamente a que fueran prácticos y dejaran de ser «los guardianes del dogma intangible». Ahora mismo en Francia no faltan escritores sedicentes anarquistas, entendiendo a última hora que «la intervención de los anarquistas en las instituciones del Estado merece una revisión».

sión», y que con tono de profesores anuncian la muerte del anarquismo, de no rectificar o revisar éste su marcha; atribuyendo a los anarquistas una grave enfermedad llamada: «idiotismo con cierto desdén» «conformismo libertario». (Tales variaciones de juicio nos parecen reveladoras de una turbación de conciencia).

Y a esos guardianes feroces de la tradición se les pregunta: ¿de qué tradición? ¿De la de Bakunin? ¿De la de Kropotkin? ¿De la de Stirner? Si estuvieramos conformes con darle a la palabra tradición el significado que no corresponde a nuestro criterio, contestaríamos sencillamente: «de la tradición de las ideas anarquistas». Pero, se nos ocurre preguntar: ¿De qué tradición de Bakunin? ¿Del Bakunin de la I Internacional, o del Bakunin de la carta al Zar de Rusia (llamada «La confesión») y de la carta a Guillaume? ¿De qué tradición de Kropotkin? ¿Del Kropotkin de «La conquista del pan» y de la «Ética» o del Kropotkin del manifiesto de los 16?

Lo más gracioso está en la pregunta sobre la tradición de Stirner. «La tradición de Stirner! Ese homocidoclasta, destructor de ídolos. Ese que hará como unos doce o quince años, en «Ruta» el famoso García Pradas, ese hombre que en un momento dado creía haber llegado a ser la estrella de primera magnitud del movimiento anarquista, le aplicó como adjetivo más amable el de «jefe de bandidos». Si fuera cierto que pudieran existir stirnerianos, pedirías a estos, tidados de desordenados, incortados, con dehoras, balas perdidas, que fueran los guardianes de la tradición de Stirner, sería el caso como para que se murieran de risa.

Si la tradición es una transmisión de leyendas, de doctrinas, etc.; si es lazo del presente con el pasado, ¿cómo poder personificar todo eso en una sola persona? Por muy importante que fuera esa persona, no representa para mí el que sea mi director de conciencia, de ese sentimiento interior que me hace apreciar el bien del mal de las cosas. Obedecer a una tradición, personificada o no por otro hombre, me haría el esclavo de una causa que no es la mía. Así pues, para expresar una propia opinión, ésta deberá estar libre de toda influencia impuesta a priori, sea por la tradición o por la costumbre, es decir, libre de toda influencia superior o exterior. ¿Cómo podría yo, si no es en estas condiciones, exponer las nociones propias que tengo de las cosas? Pero, si es otro caso, ¿cómo el comportamiento irregular, cambiante, original, ¿qué tradición será ese febril guardián?

Querer parecerse a otro es sencillamente humillarse. ¿Acaso puede conciliarse el prejuicio tradicionalista con el principio de libre examen? ¿Cómo seguir ninguna tradición si rechazamos por adelantado toda intrusión de otra voluntad que no sea la propia en nuestra evolución personal? El anarquista no es tradicionalista. No es el esclavo de los que fueron y mucho menos de los que serán, sino el observador sin muletas de un mundo en perpétua gestación.

«La tradición! ¿Quién puede conocer las causas o circunstancias que nos condujeron de una manera resultante al movimiento de liberación del hombre? ¿Físicas, morales, intelectuales, económicas? ¿La conducta de un sólo hombre, la de varios?»

Recordamos una obra de Blasco Ibañez, titulada: «Los muertos mandan». Esto no es para nosotros. No queremos que manden en nosotros los vivos, menos todavía los muertos. Los antepasados no están en nosotros. Ellos nacieron, existieron, ya no son. Si vivieran quizá no participarían de nuestras ideas actuales. Y es que ellos no son nosotros, que tienen que ver conmigo, con mis propios pensamientos? Ellos vivieron su vida plenamente. A nuestra vez queremos vivir la nuestra.

Mi fama es, pues: «No te dejes imponer!» «Es mi opinión la que cuenta cuando juzgo y no la del vecino! Lo contrario sería concederle una autoridad que no admito. Aún admitiendo que persigamos el mismo fin, si empleamos medios o procedimientos particulares, propios, nos apartamos de la tradición, y en ese caso deja-

VICTOR GARCIA

(Continúa.)

Vuestro mundo no es el mío

Al decirlo me refiero a cuantos viven de la política, de la religión, del militarismo, de la magistratura, de la explotación de los hombres; cuantos aprendices en política, pretenden vivir como los anteriores.

No, señores; vosotros no sois mi mundo. El vuestro es la farsa, la injusticia, la desigualdad permanente en beneficio vuestro. El mío es la sinceridad, la lealtad, la verdad igualitaria que nivela la condición del hombre.

Vuestro mundo, militares, es el de la guerra, el golpe de Estado, el vicio y la vagancia. El mío es la paz, la existencia digna por el pan bien ganado y el respeto sostenido; la solidaridad humana y el menosprecio a los galones.

Estoy muy lejos de vosotros, señores magistrados. Vuestra justicia es falsa; vuestras leyes parciales, de una parcialidad favorecedora del latrocinio de los ricos. Mi mundo es justo, libre, en sociedad de iguales. Derechos y deberes para todos; sin mío ni tuyo; sin dioses ni amos; sin jefes ni líderes. Mi justicia ignora la ley escrita.

Vuestro mundo, señores religiosos, se basa en un tinglado de mentiras.

JOSE CERDEIRA

Los anarquistas

por JUAN

mos de ser sus feroces guardianes para continuar siendo sencillamente libertarios. La oposición de estas dos posiciones es pues irreductible. Es piadoso deseo de seguir la tradición, acaba, naturalmente, siendo un deseo esencialmente religioso.

No me considero como un instrumento de la tradición ni me obligo a ninguna misión extraña. ¿Lo qué puede importarme esa tradición...? Lo mismo que puede importarle a un ateo la destrucción de un santo de yeso, y es por lo cual que no me siento pecador.

No cabe duda que podemos evolucionar, pero queremos hacerlo sin ataduras a nada ni a nadie; como libertarios, y por consiguiente contra toda tendencia de reformismo político. La evolución libre no se compaña con la veleta que al menor de los vientos gira para seguir la corriente del día. Ni que decir tiene que nos oponemos a ninguna opinión, a ningún pensamiento, sino contra las opiniones y pensamientos considerados como sagrados. Es difícil la cobalitación cuando no existe la armonía espiritual, mas lo esencial es poner de acuerdo los actos con las ideas. La constancia en el fin que se persigue no tiene nada que ver con la tradición, es la estricta aplicación voluntaria de los principios que se defiende. Lo único que puede modificar nuestras concepciones son las lecciones de la experiencia. Y los hechos cantan.

Existen compañeros que tienen la pluma ligera, que escriben largo y tendido, y con mencionar a Bakunin, Kropotkin, Malatesta y unos cuantos más por el estilo, creen haber nombrado todo el movimiento anarquista. El hecho de que algunos compañeros creyeron ver la revolución social a la vuelta de cada esquina; es de que «La sociedad comunista libertaria surgiera como el Ave Fénix de las ruinas humeantes de la sociedad capitalista», etc. etc., no quiere decir que todos los anarquistas lo vieran de la misma manera. Tenemos en la punta de la pluma el nombre de cincuenta escritores anarquistas de este y del pasado siglo que no lo vieron así, sino de muy distinto modo. Al lado de los que veían esa revolución tan próxima estaban los que la veían aún muy lejana. Al lado de los que propugnaban la revolución inmediata, estaban los partidarios de la educación para preparar hombres capaces de realizarla. Citarémos un caso que nos parece bastará como botón de muestra: Mientras que en el proceso de Lyon, Kropotkin dijo: «Señores: Creedme, la revolución social está próxima. Antes de diez años estallará. Vivo en medio de los trabajadores y lo afirmo» Eliseo Reclus, al contrario de Kropotkin que consideraba ese plazo como fatal, decía así: «Nuestra ilusión sería grande si en nuestro celo entusiasta contráramos con una evolución próxima de los hombres en el sentido de la anarquía. Sabemos que su educación de prejuicios y mentiras lo mantendrá aún en el servilismo. ¿Cuál será la espiral de civilización por la cual habrá de subir antes de comprender, en fin, que pueden prescindir de andadores y cadenas? Lo ignoramos; pero al juzgar por el presente, esta vía será larga.»

Así pues, no hay tradición que valga, ni necesidad de guardianes que la defiendan; los anarquistas tienen opiniones propias. La idea anarquista es negación terminante de todo dogma. El anarquismo sigue su propio método, y solamente establece como principio, la no autoridad. No se satisface con ideas definitivas ni con soluciones prestables. Considera que hay necesidades que satisfacer pero por medio de relaciones mutuas y voluntarias, tendiendo, sin ninguna clase de trabas, hacia la libertad del individuo. Hay quien se ata a menudas a los medios dándole o confiriéndoles un valor de fin, apartándose así del verdadero fin que al principio se habían propuesto. Los medios hay que tratarlos como tales, no de otra manera y cuidando de que no se opongan al fin que se persigue.

Sé que se me podrá llamar la atención sobre ciertas tradiciones practicadas por el movimiento libertario, como son: conmemoraciones, jiras, fiestas, reuniones, celebrando fechas o aniversarios. Artículos en la prensa recordando a fecha fija acontecimientos importantes y exaltando figuras, hombres que sucumbieron en la lucha por la libertad. Todo eso es verdad. Conversando sobre esta cuestión

Festival en Montauban

La comisión de fiestas de S.I.A. de esta localidad, ha organizado, para el domingo 7 de marzo, a las tres de la tarde, en la sala de fiestas de la casa del Pueblo de esta ciudad, un festival. El consiguiente y dinámico grupo «Terra Llure» nos representará el celeberrimo zarzuela española «La Dolores». Es autor de la obra J. L. Renente, y de la música el maestro José Serrano.

Festival en Toulouse

La Sección Local de esta ciudad invita a todos los compañeros, y amigos a venir numerosos al festival que tiene organizado para el día 28 de febrero, a las tres de la tarde, en la sala del teatro Espoir, 60, rue du Taur.

En dicho festival participará, en la primera parte, el veterano grupo artístico «Iberia», que presentará tres graciosos sainetes de Arrieches.

En la segunda parte, un fin de fiesta con la participación de artistas de la región.

La Comisión.

La cabeza y los pies

Juegos olímpicos

HOMBRES escogidos entre los físicamente mejores, cual salidos de una selección igual a las que se efectúan en las cuadrillas de caballos. Gesta olímpica... en tanto el hambre impera en tres cuartas partes del mundo y la amenaza de un apocalipsis nuclear no desaparece del ambiente comprometiendo la tranquilidad y la existencia de la raza, o de las razas terrestres.

Preguntemonos si estamos en condiciones dignas para superar una especie, la humana, por otra parte amenazada de desaparición a bombazos atómicos.

Medallas, se dan de oro, plata y bronce. Por cada cien personas practicas y distinguidas, cien millones acumulan sudores y sus musculaturas subdesarrolladas en los estrados.

«¿Cuántas energías, cuántos entusiasmos se evaporan, que serían utilísimos bien enfocados y mejor empleados!»

La juventud recuperada por el estudio y la gimnasia sana resaltaría una fuerza motriz vital para la sociedad; sería un empuje social impulsivo para realizaciones sociales, de fondo fraternal e igualitario, de relación internacional cordialmente humana, rota la cáscara de cada estrechez nacionalista, religiosa o partidista.

No es así, y el atasco es serio, como lo es la resultancia de ello. Todo queda igual después de un partido, de un campeonato, de una Olimpiada. Se corre lo máximo para quedar al mismo sitio de atraso. Unos exageran el personal esfuerzo, y los públicos aplauden y pagan, no otra cosa. El aire libre está en el bosque, en la marina, no en el estadio intoxicado por las corrientes pasionales. El equilibrio mental y físico se puede mejorar en el ejercicio racional de las condiciones verdaderas de cada uno, no en el noivicio esfuerzo superior a la resistencia normal del individuo.

Las pasiones vivificadoras arrancan del corazón y de la mente, nunca de las piernas, del cabezazo, del brinco. Las pasiones vivificadoras por sanguinidad y nobleza, parten de la estima al semejante, del que no se tolerará padezca deficiencias alimentarias, de trato, de cautividad, porque la indignidad de uno arrastra, en su caída, la indignidad de todos.

La mejor medalla para la Civilización es la satisfacción plena de la raza humana. Las otras razas, las de cuadra deportiva, no dejan de tener su mérito, aunque socialmente son meramente secundarias.

En España y en donde sea.

El opio del deporte

En todos los dominios el hombre necesita conocer causas y efectos. Conocer aquéllas equivale a estar impuente de éstos, distinguir lo producto de lo contraproducente.

Si la humanidad se debate en luchas fratricidas es por desconocimiento de los verdaderos problemas que directamente le afectan. Por ejemplo, la actualidad moral del deporte cual hoy se practica ha sido tema de discusión entre compañeros y afines,

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía oficial de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 1,00 F.

La emigración última

Al entierro de Francisco Parés (no usó el doctor, desde el primer exilio fue sobrio) iban los cubanos de la diáspora y algún que otro español refugiado, ya vagamente sudamericano, y, eso sí, refugiado con refugio a medias. Todo terminó en un cementerio caraqueño, en el que nunca había puesto los pies (tuvo tan poco tiempo para ver aquélla), entrando ya muerto en su primera visita.

La cosa fue sencilla (aparentemente); perdió un país, encontró otro, lo perdió también. Un tercero le ha dado paz y tierra. Ya no tendrá más que apretar los tornillos para nuevos reajustes, al menos.

Los amigos grandes, los de su grupo, su generación y su rebeldía, lo llamamos por dentro. Por fuera no querremos llorar a nadie más, borrachos de desgracias y fronteras. Pero debemos hablar.

Lo que debe decirse y repetirse de Francisco Parés es lo que tenía de diferente, de suyo propio; el alma de niño; de niño que juega con las naquinillas de afetar, con los recovecos de la política, con los problemas metafísicos. Un niño muy inteligente que sonreía; un niño bueno que nunca pisó seres humanos ni moscas.

Los cubanos de su grupo están dolidos de su ausencia porque lo tenían ya suyo; más tarde, también hubiera entrado a Venezuela; no tuvo tiempo de entrar; se detuvo en la puerta y ya estaba atravesando Caracas en un coche negro; cuando quisiera darse cuenta, ni cuenta se dio ya de que estaba al otro lado de la ciudad, entrando por esa puerta por la que entran (Bequer) siempre más de los que vuelven...

Erró (él, tan regional, tan universal dentro de su nata Catalunya), escribió y cayó en los primeros bombardeos (una bomba retardada, el corazón enfermo) de aquella guerra civil. Mientras tanto, mientras la muerte se hacía muerte del todo, partió su pan con cualquiera, en cualquier parte, a cualquier hora.

Hay señorío del gesto, de la intención y de la mano. El tenía los tres. Desgraciadamente, el gesto no se hereda; ni la intención ni ese mover la mano dolidos. Se imitan cuando más. Se los meten a uno en caja, con una cruz de oro o un reloj de bolsillo.

Esa mañana de lunes comenzó su tercera emigración; tercera, pero ya desterrado en tierra, paradójicamente... ¡Qué bello entierro!, en ese co-

quedando ventana abierta para todos los gustos. Sin ánimo de polemizar, yo interviengo viendo que unos estiman necesario que el deporte sea competitivo para mantener su interés, mientras otros creen que el deporte deportivo soñado al grado de la comercialización degrada la educación física y a los públicos que se pelean y no practican.

Como se trata de un problema inherente a la juventud y de superación de la especie, el tema no hay que cogerlo por las ramas sino por la base. El deporte, en su sentido estricto, debe ser medio eficaz para el desarrollo corporal y de conducta. Según el estado de salud del individuo, debe aplicarse a tal o cual práctica o estilo. El cansancio del trabajador, por ejemplo, no permite esfuerzos exagerados, irracionales, que la vanidad de un premio, de un título, no justifica la compensación.

El deporte por el deporte, o la ambición por la ambición, lo aprovechan los tiranos con sus formaciones deportivas pre-militares. Los cursos, siempre atentos a la ganancia, añaden la manía de los exploradores, o boys-scouts, y cuando observan que eso no cuaja en los medios obreros, generalmente apartados de la Iglesia, se dicen, con respecto a los jóvenes asalarados con más pelerismo que idealismo: «No venis al templo, pero acudiréis al estadio.» En efecto, los muchachos con más fuerza de pies que de cabeza acuden donde les ofrecen campo dispuesto con todos los efectos y arreos necesarios. Y así, cultivándose los músculos empuñan su pensamiento y remachan la cadena que el conformismo les destina.

Cultura física, tanta como se quiera. Pero la canción del trágica que la sociedad ruralitaria nos destina, no seremos nosotros quienes la reeditemos ni repitan.

JUAN CLARAMUNT

COHETES EN ESPAÑA

Hasta llegar a la luna

VENIMOS observando con cuánta machacona regularidad y no poca facilidad, tanto los rusos como los americanos tratan de habitar e instalarse los primeros en la Luna. Los habemos en el planeta Tierra que no podemos pagarnos un viaje en el tren, ir inclusive al trabajo en autobús, y a este paso pronto se venderán billetes para aquel planeta.

Empezaron por enviar ratas, perros y monos. Hoy ya lo hacen hombres y mujeres desde la Tierra con billete de ida y vuelta. Estos, después de haber adquirido popularidad, vivirán a cubierto de necesidades.

Las últimas noticias que nos llegan por la radio y la prensa son gracias. Ya resulta que también Franco al parecer, envió hace poco a emisarios suyos para explorar el lunar terreno. Tras Rusia y América, ha sido España el tercer país subiendo a la Luna. Pero esta vez, ¡por fin!, se ha hecho con escala y cogiéndolos de la lantera a los países del secreto.

Esto que digo en público extrañará a mucho que nos leen. Se mostrarán envidiosos y hasta tendrán celos de nuestros adelantos quienes se creían en tercer lugar de la ciencia. Algunos dirán: «Pero, ¿de dónde sacó este tipo la noticia bomba? Este fulano lo que quiere es tomarnos el pelo. Nada se ha dicho que los científicos españoles, al servicio del régimen fascista hayan enviado cohetes a la Luna.»

Pues sí, amigos, es verdad. Lo que pasa es que unos man en lana y suena otros en carga y no suena, así es el régimen franco.

No, hace mucho (y por esto se sabe lo de la descubierta española) en el último disparo que hizo Rusia, los soviets llegaron a poner pies en luna:

se pasearon y exploraron el «terreno». Pero, ¡ay!, kamaradas, ya era tarde; los españoles les habían cogido la lantera.

Según cuenta un corresponsal de «La Pravda», sus emisarios se encontraron con que en cierto lugar de la Luna oyeron un ruido extraño, algo en autobús, y a este paso pronto se venderán billetes para aquel planeta.

Hacia el ruido orientaron sus pasos, se adueñaron atónitos: aquellos huéspedes de honor eran nada menos que gitanos de Albalcín. Se habían traído pandeteras, guitarras, hacían la juerga como en la Tierra, ¡por qué no!

Uno de los rusos, cuyo nombre empezaba por K, insistió sobre un compañero para interrogar aquellas gentes. Estos españoles cogerán miedo, nos temerán.

«Pues bien, vamos —contestó el segundo.— Se acercaron, escucharon alguna canción en calé, que poco entendieron.

«—Ustedes, ¿ser españoles?»

«—Sí.

«—Pero, no es posible, queridos kamaradas; los españoles nunca disteis pruebas de adelanto ni de saber. España es el país más atrasado de Europa; vive hasta en régimen fascista con la ayuda de los americanos. Sois la ignorancia sintezada en la persona de Franco, y si llegasteis a sobrevivir después de la guerra de 1939, fue por la ayuda de los yanquis. ¡No es posible!

«—Pues, si no es posible, kamra, como tú dices, quitate las legañas.

«—Desde luego, es verdad que estás en la Luna. Pero, decimos, por favor, cómo habéis hecho el viaje. ¿Con qué medios? Pues nadie dijo nada de vuestros inventos.

«—¡Ah, kamarads russ! Nuestra intervención arriba de muchos milenios. Lo que pasa es que nunca se nos hizo caso a los españoles.

«—¿Quieren ustedes saber por qué medios hemos llegado a vuestro astro escogido? Sencillamente, fuimos portados curas y guardias civiles encima uno de otro, hasta llegar aquí. Porque, créanlo bien señores rusos, y créanlo los americanos: en España tenemos tantos guardias civiles y curas que os podemos vender cuantas toneladas necesitéis de ellos. Ya lo véis, con la cuerda que ofrecen hasta aquí hemos sido capaces de llegar. Y ahórra otra cosilla: que no nos vengaís que queremos llevar a la ONU para discutir este escándalo. Ni que los norteamericanos sueñen con que se la cederemos la Luna, como en 1898 hicimos con Cuba y Filipinas.

RODAMA

Continuidad solidaria

NADA vez que en nuestra prensa leemos algo referente a labor solidaria en marcha o en proyecto, no podemos evitar la correspondiente alegría que ello nos produce. Si en apariencia se hace bastante en realidad es bien poco lo que hacemos. No es cosa de conformarse con un mínimo, cuando las necesidades son máximas, tanto que por mucho que hagamos jamás las llenaremos por completo. No porque el ser humano lleve dentro de sí una cierta dosis de egoísmo que le impide abrir por completo su bolsa, dar al necesitado cuanto a él le sobra; la incertidumbre del mañana y toda una serie de «necesidades» que al correr de los días se va creando, le hacen cauto y calculador y hasta, por qué no decirlo, ahorrador, egoísta y avaro a veces.

Y ello será sin duda así mientras no se logre la emancipación, de la humanidad, mientras persista la explotación de la mayoría por unos pocos, mientras no se llegue a implantar la sociedad que asegure a todos cuanto necesitan dentro de lo posible y sin diferencia apreciable en favor de nadie. Si la igualdad absoluta y rígida es difícil de practicar, un reparto equitativo evitaría las desigualdades tan escandalosas del régimen capitalista, con ello tantos y tantos sufrimientos morales, preocupaciones sin fin, dolor y hambre de pan y de libertad. Esto en lo general.

En lo que más de cerca nos atañe, hay tres aspectos en lo solidario que de ninguna manera debiéramos soslayar, que ninguna, absolutamente ninguna razón es lo suficiente para obligarnos a eludirlos: ayuda a los que en España necesitan nuestro obolo; ayuda a nuestros viejos y enfer-

miendo de semana: rápido, sin discursos ni loriqueos. No hubo, por no haber, ni la cursi paletada de tierra de ese amigo (vivir también su minuto de personaje) escrupuloso que después se hace mínimo limpiándose el pantalón. El mismo cielo, lleno de agua, se contuvo. No era la lluvia para Francisco Parés, poeta en prosa, no en cursilería.

Los que lo queríamos sabíamos que era ya hora de descansar, para él; siempre haciendo por la mañana una casa que las brujas de la fatalidad le deshacían por la noche. La casa del topo es la única que las brujas respetan.

Fueron 35 años vividos discretos, correctamente. ¿Quién puede decir más, caballeros? Nosotros, gaceticillos, reporteros, redactores, que hacemos elogios de los muertos importantes, de los que tienen grandes posibilidades de una posteridad; nosotros que hacemos elogios de los muertos que compran tumbas a perpetuidad y páginas enteras, elogios de esos que dejan un gran hueco en la vida que sólo después de muertos pueden ocupar los otros; nosotros, por esta vez, uno de nosotros, más modestamente: yo, puedo decir algo de este compañero de misérrima profesión; de este compañero. Poca cosa, aparentemente; cumplió con todos sus deberes y algunas veces, cuando alguien olvidó el suyo, lo cumplió por él. Estuvo dicho de otra manera, siempre en su sitio, aunque su sitio, por suyo, estuvo siempre a la disposición del que buscaba un sitio.

Era optimista, por generosidad. Porque son muchos los que necesitan siempre el consuelo del optimismo del optimista.

La política internacional fue el centro de sus conocimientos, durante sus últimos años. La conocía a fondo. Sus opiniones eran valiosas. En él muchas cosas eran valiosas, en verdad. Pero lo más valioso era su cualidad principal, la más bella del ser humano la generosidad. Se fue a principio de semana, con toda su generosidad sobre el pecho doliente. Porque la generosidad de cada uno se va con él. Luego se pasan años sin encontrar otra...

RAFAEL DELGADO
Caracas.

COMUNICADOS

F. L. DE PARIS

Anuncia asamblea general para el día 7 del próximo mes de marzo. Orden del día de interés.

REGIONAL ARAGONESA

Asamblea general de la Agrupación de París de Aragón, Rioja y Navarra, el 23 de febrero, a las nueve de la mañana y en el lugar de costumbre, en continuación de la reunión del 14 de febrero.

F. L. DE ORLEANS

Celebrará asamblea general el 6 de marzo a las nueve de la noche en la Sala Biblioteca de la rue des Pensées.

F. L. DE IVRY

Apaliza la reunión del 7 de marzo para el 4 de abril.

LYON

Ira Conferencia: «El destino y la libertad del individuo». 2a «Mas pruebas sobre la inexistencia de dios». 3a «El Universo, la materia, y los viajes interplanetarios». 4a «Problema demográfico y miseria a la escala mundial».

La primera conferencia que tendrá lugar el domingo 23 de febrero a las 9 de la mañana en el Palais du Travail, Place de la Liberté (rascacielos) sala n.º 25, a cargo del eminente conferenciante H. Bordes, de la «Libre Pensée» du Rhône.

F. L. DE TOULOUSE

Anunciamos a los compañeros de esta localidad y alrededores que el sábado 27 de febrero tendrá lugar un Coloquio en nuestro local social. Tema: «Forma y medios a emplear para el derrocamiento del franquismo». Intervenirán en la discusión varios compañeros inscritos al efecto, por lo cual creemos que la discusión será de suma importancia. Esperamos el máximo de asistencia por parte de los compañeros.

S. I. A. EN BEZIERS

El Secretariado de S. I. A. en Béziers, pone en conocimiento de sus afiliados Amigos de S. I. A. y simpatizantes, de Béziers y sus alrededores, que en caso de que algún compañero se encuentre hospitalizado, se comunique a nuestro delegado, compañero Trárega Francisco a L'Yranget, Groupe B, escalier 21 apart. 109. Béziers.

CORREO DE REDACCION

J. C. Laverune. Ve tú mismo por las correcciones.

M. R. V. Beausoleil. No olvidar que en esta casa somos racionalistas, y a mucho apurar, antideístas.

F. F. Orleans. En el «C. S.» fue comentado por Fontaura, no importando tampoco el título que haga.

L. P. Villeurbanne. Route de Corbas—Nos ha sido devuelta carta. No obstante, podéis escribir a ambos en 34, rue Ste-Martin, Paris (X').

J. B. Anney. Pasado escogido a la Administración.

G. L. Neully. El aviso llegó tarde.

E. G. Burdeos. Escribiremos.

ADMINISTRATIVAS

J. Bassons, St-Paul (Hérault). Dile al compañero francés que sólo hay una edición del «C. S.» la franco-española. Los descuentos se hacen a las F. Locales.

Ahijado, Uguine (Savoie). Recibido giro 12,70 F. para turnos. Debías de haberle atendido al importe de la factura enviada, pues de la nota del periódico fundistas los precios. Había pastillas grandes a 7 F. y pequeñas a 3,50 F. Nunca se mencionó la cuestión peso.

Cantón Manuel, Combrailles (P. de-Dôme). Devuelta prensa y carta. Deuda «Umbral» 31-12-64, 17 F.

Angel Cabeza, Paris 13. No ha sido devuelta carta. Deuda «C. S.» y «Umbral» 31-12-64, 79,50 F.

Maya, Ruiba (Alger). Muñío, ídem. Devueltas cartas y sin noticias. Necesario arreglar situación.

Pedro Virgili, Paris (14). Devuelta carta y sin noticias. Trata arreglar situación atrasada.

Delgado, Nassa les Bains (P.O.). Se recibió giro, libro y semestre «Umbral». «Recuerdos del porvenir» no está editado.

Hill Pedro, Orleans (Loire). Recibido giro 20-1-65. Pagas «C. S.» recibidos sala n.º 25, a cargo del eminente conferenciante H. Bordes, de la «Libre Pensée» du Rhône.

Bonavente, Grenoble. Recibido giro y carta 12-2-65.

Abel Hernández, Castres. Recibido giro 10 F.

Pradas Vicente, Gap (H. A.). Giro 45 F. «C. S.» hasta 31-12-65.

L. Picó, Toulouse. Recibido giro 50 F. Donativo por los envíos a S.I.A.

J. Louzara, Steubenville (USA). Recibido giro 73,17 F. Pago año «C. S.» y «Umbral» avión.

José Rofes, Valence (Drôme). Giro 6 F.

Francisco Hernández, St-Ouen (Seine). Recibido giro.

Felipe Tinefa, Pasadua (Aude). Manda los giros al mismo nombre que corresponde al CCP, de lo contrario te los devolverán todos.

PAPEL RECIBIDO

EMANCIPACION, Avenida Champanagnat, 2245, Mar del Plata (Argentina). Publicación anarquista, contenido inspirados escritos y alguna intervención en los asuntos interiores de la CNT de España en el Exilio. El último número recibido (de diciembre 1964), viene confeccionado a multicitopista en signo de situación administrativa deficiente. Cuantos compañeros deseen ayudar a EMANCIPACION haganlo al nombre de Carmelo Robledo y a la dirección indicada.

CONTRE-COURANT, 34, rue Pierre Leroux, Paris (7). Revista de gran interés anarquista, doctrina y reconstruición algunas veces. Interesa su diccionario biográfico de figuras del anarquismo mundial. CONTRE-COURANT es recomendable a los compañeros lectores de francés.

Servicio de librería

Se ha puesto a la venta CONVERSACIONES LIBERTARIAS del compañero Juan Ferrer.

Precio, 1,80 frs. Pedirlo a Miguel Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), o a Roque Llop, 24, rue Ste-Martin, Paris (X').

COL, CRISOL, 6,50 F.

«Niebla, Abel Sanchez»

«Por tierras de Portugal y de España, Andanzas y visiones españolas»

Undset, Sigrid: «La orquídea blanca»

«La zarza ardiente»

Valera: «Juanita la Larga»

Vallés-Arize, A. de: «Virreyes de la Nueva España»

Vassari: «Vidas de grandes artistas»

Vega, Lope de: «La estrella de Sevilla. Peribáñez el comendador de Ocaña. El caballero de Olmedo. Fuenteovejuna»

Vega, Garcilaso de la, y Boscan, Juan: «Obras completas»

Vélez de Guevara: «El diablo cojuelo. El asombro de Turquía y valiente toledano. El otero de Ocaña»

Verdagué, Jacinto: «Antología poética»

Verlaine: «Obras poéticas»

Vicente, Gil: «Teatro y Poesía»

Villaspesa, P.: «Teatro escogido»

«Novelas escogidas»

Villalón: «Viaje de Turquía»

Vinci, Leonardo de: «Tratado de la pintura»

Vital Aza: «Comedias escogidas»

Vives: «La mujer cristiana. De los deberes del marido. Pedagogía pueril»

Wallace: «El arquero verde»

Wells: «Doce historias y un sueño»

Wilde, Oscar: «Cuentos»

«Un marido ideal. El abanico de Lady Windermere»

Wodehouse: «Señorita en desgracia»

«Samuel brusco»

«La suerte de los Bodkin»

Zielinski: «Historia de la civilización antigua»

Giros y pedidos a Roque Llop, 24, rue Ste-Martin, Paris (10) C C P 13 507 56, Paris

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreuil
Choisy-le-Roi (Seine)

JULIAN FLORISTAN
Febrero, 1965.

32 79 07 clava ana

SIEGHE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-44
Edition et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X^e
Tél. BOT. 22-02
Tél. Impimerie : BEL. 27-73

COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

GREGORIO QUINTANA

El atraso de España

NO se debe ser patriota por nada del mundo. Cuando vemos «patriotear» a elementos avanzados reducidos a exilio permanente, pensamos que nuestro internacionalismo degenera. ¿Como España, ni hablar? Referente a España, prudente silenciar.

No importaría que se nos tratara de antepasados: España, en progreso físico y moral, está en la cola; en la ONU y en todas partes está a la par con los Estados salvajes recientemente constituidos. Nunca en las estadísticas edificantes aparece el nombre famoso de España.

Y cuéntese con que no nos alegramos de ello. Quisiéramos que nuestro país gozara de todas las prerrogativas científicas por colaboración inicial e internacional de las mismas. Afortunadamente para el mundo liberal hispano, el noble haz del intercambio universal en historia, arqueología, biología, arte, etc., ha sido o sigue siendo mantenido, desde fuera de España, por los sabios Altamira, Bosch Gimpera, Augusto Pi y Suñer, y artísticamente por los dos Pablos: Picasso y Casals... con el consiguiente suma y síguelo de capacidades que, para no ser cansinos, no consignamos.

Evidentemente, la España material, presentemente franquista, aporta escasísimos valores al concierto de la inteligencia internacional, perdida como está en el laberinto de la rutina, de la indignación moral, de la carencia de espíritu de iniciativa. El propio Estado, omnipotente en la figura de Franco, está impedido en su torpe vuelo por la cadencia infame de un Concordato que entrega el tesoro, la enseñanza, la libertad y la vida pública a la Iglesia vaticana. Por cada laboratorio hay en España cinco mil altares, y tal vez nos quedamos cortos. Por cada investigador se registra la presencia de cincuenta religiosos profesionales. En la lógica sacrilega, un ministro de Dios equivale a cien albañiles y a cincuenta panaderos; pero comparen los desapasionados lo que producen aquí con lo que proporcionan éstos.

Asomándonos de nuevo a las aberturas fronterizas, comprenderemos que en mecánica precisa, en química industrial y moderna, en materias nucleares, electrónicas, en adelantos transportistas, etcétera, nada aportamos y mucho necesitamos y mucho mendigamos a pesar de ser principales elegidos de Dios, de la Historia, y del Cuento. «Como España, ni hablar!» ¡Claro! Incluso Egipto nos aventaja, pese al plomo histórico de sus momias y al polvo de sus desiertos sometidos a la commiseración del Nilo.

Sin embargo, no se trata de un atraso congénito de España. Se trata de una imposibilidad de adelanto secularmente impedido por la religión amparada por la imbecilidad de los monarcas y la rutina de las regiones. El odio a la higiene corporal contrastando con los baños árabes; la saña contra la ilustración del pueblo manifestada por la Inquisición menor de Torquemada y la Inquisición mayor de Nozola, Cánovas del Castillo, Antonio Maura, Dato, Martínez Anido, Primo de Rivera y Franco, ha provocado el déficit terrible que en tesoros de inteligencia y bienes los españoles resentimos. Incapaz de conquistarnos loables, el ejército de la

Patria (y conste que se nos ha escapado la mayúscula) batido en todos los campos de la América, en todas las guerras exteriores de tres siglos acá, se ha enfascado en peleas internas, desastrosas, fratricidas, de durante un siglo: 1835-1936.

Imaginemos la cesión normal de Cuba a los cubanos cual los Garrido y Benot en 1873 habían solicitado; sigamos imaginando que las pugnas fratricidas de 1835, 1872 y 1936 la Iglesia no las hubiera provocado, y que esa misma señora y negrísima entidad no se hubiese asociado al capitalismo para guerrear al (infiel) marroquí en 1870, 1896, 1909 y 1921. Y sigamos ilusionando que en la era de paz relativa resultante, la Universidad española hubiese trabajado sin limitaciones materiales ni imposiciones escolásticas, admitiendo incluso en sus aulas a los hijos despiertos del proletariado. ¿qué no habría hoy en España en personal sabio preparado, en realizaciones nobles consumadas, en experimentos sociales, científicos, industriales, artísticos y docentes conseguidos?

España arrastra un atraso positivo de cien años merced a una Iglesia ruin, al Capitalismo obtuso, a un Militarismo bestial, y a una herencia fatal de rutina y espanto.

La hoguera de la Santa Inquisición sigue alumbrando, siniestramente, la tierra hispana. Y la vista la opacidad de los propósitos actualmente manifestados, ¡ay de Hispania si la luz redentora no es verdaderamente revolucionaria!

España candente

Contra Franco y Salazar en Lyon
(18-2-1965):
«Una manifestación en favor de las libertades de España y Portugal, agrupando, según los organizadores, unos quinientos jóvenes pertenecientes a l'AGEL, PSU, CPDT, MIAJ (Movimiento Independiente de los Albergues de la Juventud), ESU (estudiantes socialistas unificados), Federación Anarquista y Juventud Socialista (1), se desarrolló el martes por la tarde en las calles de Lyon y ante los consulados portugués y español.
« Los manifestantes lanzaron gritos hostiles contra los jefes de gobierno Franco y Salazar y reclamando libertades sindicales y políticas.
« Durante la manifestación se registraron varios choques entre la fuerza pública y los protestatarios, de los cuales una veintena —entre la cual el vicepresidente de l'AGEL, Jean Paul Delage— fueron detenidos.
(1) Todo organismos franceses.

que la locomotora del tren correo era «fueledada», y, por consiguiente, imposibilidad de echar chispas; que los convoyes que cruzó el correo en la distancia de Plasencia a Calatayud no llevaban máquina de tracción carbónera; que el sabotaje del tren hay que darlo por descartado; que la revisión de los coches en madera era reciente y satisfactoria; que el convoy incendiado no corrió así tanto como se dice, que los pasajeros se azoraron a la vista de las llamas, se aploparon, pereciendo casi en bloque... cuando debían esperar que el convoy frenara para arrojarlos por las ventanillas; que los cuatro pasajeros que se arrojaron a la vía lo hicieron antes de tiempo; que las señales de alarma funcionaron, excepto las de los vagones incendiados; que en adelante los coches de madera serán suprimidos; que coches en material de bosque también se usan en Alemania, Francia, Suecia, Dinamarca, Bélgica, Luxemburgo, Noruega, Yugoslavia y Suiza; que en España hay coches de tercera metálicos y coches de primera en leño fuerte...
Leído el informe, uno se queda soñando. Si el tren no se incendió ni lo quemaron unos malvados saboteadores, ¿lo incendiaron, pues, los propios viajeros para calentarse o para transcurrir su viaje divirtiéndose echando cerillas encendidas al aire? Pero dejémoslo de bromas, que pasa un entuerto.
De 35 personas asadas vivas en coches de madera españoles, porque también los usan los alemanes, los franceses, los suecos, etc.

Humo, después del incendio

La dirección de la RENFE ha servido a toda la prensa diaria de España una pretendida justificación, de inculpabilidad referente a la tragedia del correo Madrid-Barcelona ocurrida hace unos días en las cercanías de Grisen (Zaragoza) y a causa de la cual hubo 35 muertos y otros tantos heridos, la mayor parte graves.
La inculpación que frescamente los jefes de la RENFE se atribuyen, si no fuera infame, sería ridícula. En un lujo de considerandos y especulaciones, el informe (desde luego, aprobado por la censura) afirma que los ejes de los coches no se recalentaron;

«Todo responde a la razón de Estado. Si ayer era posible someter a los hombres en nombre de simuladas deivinas, se invocan hoy razones nuevas que dan la misma atribución a quienes las enarbolan —apoyados en la fuerza— para reafirmar la leyenda al cuello de quienes se hallan en divergencia con estas razones nuevas. Distintas en apelación según el país y el momento. Idénticas en cuanto a su contenido y en cuanto a sus efectos. Quien lea «El cero y el infinito», sin poseer una sólida formación política, creará que es un absurdo lo que Koesler relata y afirma. Se habla allí de la «razón del Partido». Pero es el caso del Partido que encarna el Estado.
Pocos años después de la terrible purga moscovita, surge en los Estados Unidos una oleada de histeria colectiva. La guerra mundial acaba con el peligro nazifascista. Así se afirma a voz de trompeta. Pero se redescubre un peligro que apareció mitigado, con variantes de modo y diapasón, en el curso de la misma guerra. El peligro comunista. Comienza así una página nueva en la historia de los Estados Unidos. Marca un tiempo de regresión mental que pudiera parecer inconcebible. Se dice que —dividido el mundo en dos bloques antagónicos, a raíz de la Conferencia de Yalta— se ha de desarrollar una acción defensiva por parte del «mundo libre». Defensiva que se traduce en ataque virulento —por todos los medios— contra el «mundo totalitario». En realidad, esta ofensiva en la que se emplean enormes recursos económicos, tiene otro objetivo de primer alcance. Objetivo del que jamás se habló. Se trataba de evitar la situación que se creó al final de la primera guerra europea, situación que fue favorable al establecimiento de la Revolución rusa y que provocó una oleada de intentos revolucionarios en los entonces debilitada Europa. Poco faltó para que las tropas alemanas se hicieran dueñas de la situación del país en tanto que ciudadanos que al volver a sus hogares se hallaban abocados a la catástrofe que desorientó a los hombres de Estado. Los Balcanes, Austria, Italia, se hallaban en posiciones difíciles, que se resolvían en conatos revolucionarios y colo-

De Gaulle a Franco

Londres.—Dice Sunday Telegraph: «El general de Gaulle acaba de dar a la Gran Bretaña una lección de cómo se puede batir a Franco en relación con su bloqueo de Gibraltar. Le dijo a Madrid que si se paraba en La Línea a los automóviles franceses, serían arrojados a Francia los trabajadores españoles.
Este caso ha sorprendido al Gobierno y al pueblo del Peñón, los cuales se preguntan cuándo y a Londres a ejercer represalias contra España. A los turistas franceses los trataban de la misma manera que a los demás en la frontera de La Línea. Pero hace unos días, cuando unos franceses se quejaron al cónsul de Gibraltar que los habían detenido durante horas, se apresuró a entregar la advertencia de De Gaulle a las autoridades españolas. Inmediatamente se dejó en paz a los automóviles franceses y desde entonces no ha habido compases de espera para ellos.»

Festival C. N. T. para 1965

En segunda parte de la jornada confederal del 11 de abril próximo celebradero en el Palais de la Mutualité de París (Metro Maubert-Mutualité), a las dos y media de la tarde.

YON DE MURGUÍA

En cada Festival C. N. T. efectuado en la «Mutualité», han participado tenores españoles, franceses e italianos de primer orden, aunque no de primer cartelito operístico. El caso es que han sido, buenísimos, al extremo de ponernos en un brete para programas sucesivos.
No obstante, este año cubrimos, también con fortuna —con máxima fortuna— este expediente artístico presentando al buen tenor de ópera YON DE MURGUÍA, que por serlo, de bueno, no necesita adjetivos ni distinguirse, puesto que se distinguirá él mismo por sus méritos ante nuestro interesante público.
YON DE MURGUÍA —escogido por el maestro Mendoza Lassalle para desempeñar el primer papel de «Maruxa» en la Alhambra— viene precedido de una fama merecida, conquistada a pulso en los mejores teatros de España, Italia y Francia.
En nuestra fiesta cantará ópera individualmente, estableciendo conjunto con Laura Hilden en dúos de música ligera.
En el próximo número: Presentación de Léo Campion y del trio sudamericano «Los Changos».



liberal del siglo pasado, con sus seculares episodios, y sus participaciones gubernamentales, nos ofrece resultados que aseveran las afirmaciones anarquistas. Y esos resultados, ¿no adquieren confirmación y magnitud extraordinaria en la corta existencia de la primera República? Gubernamentalmente, ¿se ha aguilatado bien el papel de Castelar y el de los hermanos Salmerón? ¿Se ha estudiado a conciencia los alcances de la represión contra los cantonalistas? No puede ser, lo que acabamos de citar, resumen completo del contraste que nos interesa hacer resaltar. Liberales, republicanos federales, y más los unitarios, son gentes de condición muy distante a la finalidad libertaria; como lo son los socialistas y comunistas. Todos estos, en tanto que partidarios del ejercicio autoritario, no podían llegar a otra actitud que a la que llegaron. Lo extraordinariamente paradójico se ha dado entre nosotros. Pero, colocados en el mismo medio, en ejercicio de las mismas funciones, ¿podíamos ser diferentes a los demás? Torpe ilusión creerlo.

Previsión, tacto y firmeza

por Severino Campos

Ante un futuro complejo

ONZALO de Reparaz, en su obra «La Constitución Natural de España y las de Papel», describe, con la naturalidad que le era peculiar, la analogía de alcances científicos entre las grandes alteraciones y las revoluciones de contenido social. Confesamos haber gozado mucho en su lectura. A más de su estilo sencillo, asqueable a cualquier inteligencia algo bregada en problemas sociales, hay en su exposición un raudal de conocimientos que con excelente método inculca.
«Todo, en este estudio, está completamente desprovisto de metafísica. ¿Su conclusión? Que para que floten a la superficie las partículas útiles a la vida humana, que hay en las entrañas de la tierra, son necesarias

esas convulsiones geológicas que alteran todas las capas. Estamos de acuerdo. Pero esas mismas leyes, que determinan los fines señalados por Reparaz, traducidas a la sociedad humana, ¿logran resultados similares? El tema se presta para un buen estudio; y por nuestra parte, que poco entendemos de geología, vamos a interpretar desde el punto de vista social.
Siempre desde nuestra base de opinión libertaria, hemos procurado estudiar algunos de los grandes acontecimientos revolucionarios de la historia. Prescindiendo de la inglesa, que si alcanzó aires subversivos nada logró en lo constructivo, se ha de llegar a la Comuna de París para ver, en ese gran escenario popular, el genio y la capacidad constructora de gentes que hasta entonces no tuvieron oportunidad de demostrar lo que valían. Fue necesaria esa gran sacudida, que minimizó los grandes Poderes tradicionales, para demostrar la reserva de recursos sociales yacientes en el pueblo.
Por vías ascendentes, tras el acontecimiento más elevado que registra el siglo pasado, hay dos que mucho vale tenerlos en cuenta: La revolución rusa y la española. Una y otra si bien malogradas por una misma causa, la exaltación autoritaria, dejaron patente lo que la interpretación libertaria ha clamado respecto a la intervención del pueblo. La apreciación de un hecho, por personas de diferente cultura o sentimientos, puede alcanzar hasta conclusiones opuestas; ello puede comprobarse, por ejemplo, respecto a los acontecimientos revolucionarios de Francia, leyendo a Michelet, a Taine y a Kropotkin. Lo innegable es, comprobado en todas alteraciones, que el ingenio, y la capacidad constructiva de la baja capa social, solo arrancan vuelo ascendente en las grandes sacudidas sociales.
Pero ese fenómeno es único: contrasta con otro, también originado en la revolución. Los erigidos como líderes de avanzada política, pregoneros opositores a la estática gubernamental, olvidan, casi siempre, que la revolución es una prueba de fuego para todos. ¿Pruebas? Las hay abundantes. En España, la agitación

Pedro José Proudhon

(Continuación)
El que da en el justo punto de la cuestión es uno de sus biógrafos, Sainte Beuve, quien en la biografía que nos hace de nuestro sociólogo dice: «Por otra parte, su método, si se levanta la máscara alemana, es sencillo y audaz, simplemente; hubiera podido abstenerse del término hegeliano «antinomias». En toda cosa hay el «pro» y el «contra», y hay verdad en las dos partes. Proudhon decía y podía, naturalmente, decirse: «Si la propiedad que ataco es falsa, inícuca, ¿cómo es que existió y duró desde el principio del mundo?». Esto lo condujo desde entonces a reconocer que una cosa puede ser falsa y verdadera a la vez. La naturaleza de los hechos sociales y de las instituciones es diferente de la del mundo racional. Lo relativo y lo absoluto, la historia y la filosofía se hacen la guerra desde el origen; ¿cómo lograr un día conciliarlas? Proudhon, en su trabajo para llegar a ello, hubiera podido también practicar su método en descubriendo, claramente, a la francesa, y hacerlo remontar a Pascal, quien se compació en poner de relieve las contradicciones en el hombre: «Lo elevado, lo

hondo, hasta que comprenda que es un monstruo incomprensible.» Pero el reformador audaz y complejo no lo tenía en cuenta; emplea más artificio, tiene una pretensión más ambiciosa, por la ciencia completamente nueva.» (Proudhon, pág. 136, Buenos Aires, 1945.)
Quizás, en el fondo de esta tan discutida obra de las Contradicciones Económicas, encontremos, junto a la riqueza de materiales que nos ofrece, el verdadero temperamento proudhoniano quien, polemista como pocos, entabla la controversia consigo mismo haciendo gala de una genialidad única. No se trata de la fría bisqueada de la tesis y la antítesis para dar, con la solución hegeliana, la síntesis. Las soluciones que aporta Proudhon tienden a buscar la armonía entre el «pro» y el «contra», y que nos habla Sainte Beuve, la armonía que surge del encuentro entre el valor de uso y el de cambio, la armonía que debe existir de la división del trabajo, por un lado, y el maquinismo por el otro, ambos tendientes a aumentar la riqueza de la sociedad, pero que, al mismo tiempo, se ensañan con el desposeído creando mayor pauperismo y

mayor embrutecimiento en las clases productoras; la armonía que hay que procurar conseguir de la competencia que tiende a estimular la inventiva y la producción, en cantidad y en calidad, y que, sin embargo, arrastra a los obreros al desempleo y a la disminución del poder adquisitivo, y del monopolio factor de capitales y, por el otro lado, regulador del menesteroso; la del impuesto que debería permitir a la sociedad el mejoramiento de sus servicios públicos y tendría que limitar los poderes del monopolio, pero que, debido a la ingerencia de los monopolistas en la confección de la estructura del impuesto, éste se vuelve contra la propia sociedad y, en particular modo, contra la clase desposeída. La familia, la propiedad, el crédito, la propia religión, todo pasa por el cejazo de Proudhon con «pro» y «contra» sorprendentes cada vez, llevando al lector de un extremo a otro de la palestra social.
Proudhon, decimos, ha tocado todos los temas que al filósofo, al economista, al sociólogo y al filólogo le son permitidos. Sin embargo, Proudhon se reivindica siempre obrero, siendo posiblemente el único, con autoridad

por Victor GARCIA
para tal gloria entre los muchos teóricos del socialismo que la historia nos presenta. El propio Marx lo ha reconocido y le ha rendido honores como hemos visto más arriba. Un obrero que clama por la «Acción Directa» medio siglo antes que los sindicalistas franceses adoptaran la expresión: «El proletariado, poco a poco desajustado, pide su parte, no solamente de sufragio directo en los asuntos de la sociedad, sino de acción directa» («Confessions d'un Révolutionnaire», pág. 372, París, 1929). Mas un obrero, al mismo tiempo, que se opone a las huelgas y a la violencia: «A pesar de mi simpatía por el mejoramiento de la suerte de la clase obrera, es imposible, lo declaro, que las huelgas, seguidas de aumento de salario no conduzcan a un encarecimiento general: esto es tan cierto como dos y dos son cuatro. No es con estas recetas que los obreros llegarán a la riqueza y, lo que es mil veces más precioso, a la libertad.» («Système...», Vol. I, pág. 152.)
(Pasa a la página 2.)